

Salons fermés

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 8

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194818>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

moins, la promesse et l'espérance? Après la brise du matin, le chaud soleil de midi viendra qui redonnera une nouvelle sève à cette fleur et lui rendra la feuille que tu convoites.

Mais, tu ne veux rien entendre. Midi est trop loin, selon toi, et tu exiges de la pauvre pâquerette une réponse immédiate, une réponse conforme à tes désirs impatients. Sois donc servi à souhait...

L'oracle a parlé encore... il a parlé et pour te dire, cette fois, le mot magique et décevant: « passionnément. »

Te voilà maintenant au comble de tes vœux. Le bonheur est à toi, complet, sans mélange. Tu le tiens avec cette petite feuille blanche qui tremble entre tes doigts... qui tremble en murmurant toujours le même mot, le mot décevant et magique: « passionnément. »

Oh! garde-le bien ton bonheur, car le destin veille...

Serre-la bien la petite feuille blanche, car... Mais c'en est fait déjà, l'orage a passé, emportant tout! Il ne te reste de ce bonheur de tout à l'heure que le souvenir et les regrets... Il ne te reste de la petite feuille blanche qu'un peu de pollen au bout des doigts.

Mais je t'entends... Tu espères bientôt retrouver ce que tu viens de perdre, n'est-ce pas? Hélas! ignores-tu donc que jamais la marguerite capricieuse ne se répète et que l'amour parti est à jamais perdu.

Oui, va, effeuille, effeuille: « un peu, beaucoup... » Effeuille encore: « passionnément... » Effeuille toujours: « plus du tout »

M. RIEUX-VAUSENNE.

Salons fermés.

L'article intitulé *Caves et salons*, qui a paru dans notre précédent numéro, nous a valu, de la part d'un de nos lecteurs, cette spirituelle correspondance:

Des bords de la Lutrive, ce 18, II, 95.

Monsieur le Rédacteur,

Vous voudrez bien accorder une petite place dans vos colonnes à un jeune d'entre les fidèles lecteurs du *Conteur*.

Je viens de lire avec plaisir les lignes écrites il y a plus de 30 ans par un vigneron qui me fait l'effet d'avoir connu les petits travers de nos filles de Lavaux, aussi bien que les profondeurs de sa cave ou les recoins de son « boutelier », et certes ce n'est pas peu dire.

Malheureusement, ce plaisir est mêlé d'un peu de regret, en constatant que le côté faible, touché par la plume de son collaborateur, est encore, hélas! bien vulnérable, et que si ce bon vigneron vivait encore, il pourrait de nouveau rompre une lance contre le salon de sa chère épouse ou contre ceux de ses filles. Je me hâte d'ajouter que ce serait probablement en vain.

En effet, ce qui était vrai il y a 30 ans ne l'est pas moins en l'an de grâce 1895; et chacune de nos filles à marier croirait se manquer de respect si elle ne prouvait pas un amour sincère à son mari en lui apportant un ameublement de salon des plus luxueux. Cet ameublement, elle le disposera dans la pièce la

mieux située, que le soleil égayera de ses meilleurs rayons et qui devrait être la chambre de famille. Mais pas du tout. Le lendemain de la noce, les volets seront hermétiquement clos, et sur la porte, fermée à double tour, on lira ou on croira lire: *Entrée interdite*..

Le pauvre mari, s'il reçoit des amis le matin, n'aura pour ses hôtes d'autres ressources que la cave, car la chambre ordinaire ne sera probablement pas « faite ». Si c'est l'après-midi, la couturière ou une visite quelconque l'occuperont.

Quant à la cuisine, madame ne peut y tolérer la présence de personne, car un lavage fait la veille ne lui a pas permis de « poutzer » ses casseroles; et elle tient à son renom de bonne ménagère.

Si l'époux a osé timidement le mot de salon, l'épouse se redresse d'un air de reine offensée, et sur lequel il n'y a pas à se méprendre.

Et pourtant, ce que ce salon toujours fermé a coûté de soucis et de peines, sans compter les écus que le papa n'a donnés qu'à regret, et pour cause.... Mais ce que fille veut....

Le mois avant le mariage, la maman, la future et ses amies ont discuté et parlé toutes à la fois, de longues journées durant, pour savoir si les meubles seraient recouverts de satin ou de velours, s'ils seraient roses, amarante ou noirs. Enfin, après avoir penché pour le satin amarante pendant quatre mois, mademoiselle s'est décidée pour le velours noir.

Tout est en place... reposez en paix, meubles superbes, personne ne viendra troubler votre long sommeil; aucun fond de culotte ne ternira votre velours; le soleil aura beau lancer ses rayons les plus gais, ils ne seront reçus que par les volets soigneusement clos.

Si plus tard, dans une occasion extraordinaire, la maîtresse du logis fait le sacrifice d'ouvrir cette pièce, à l'entrée, on sent ce quelque chose de lourd qui nous oppresse, ce quelque chose d'indéfinissable que l'on ne peut comparer qu'à la sensation de froid qui nous saisit dans une chambre mortuaire.

Vous comprendrez, Monsieur le rédacteur, si l'on est content de descendre vers le guillon, et si la cave est gaie... C'est vrai qu'elle s'ouvre moins rarement que le salon.

Mais je termine. Je suis célibataire... pas encore endurci, et j'espère que ma femme, au lieu de luxe dont je n'ai cure, m'apportera, avec un caractère aimable, de quoi meubler la « belle chambre », comme l'on dit à Lavaux. Ces meubles seront utiles et simples, en même temps que coquets et de bon goût; et plus tard, je pourrai y faire entrer mes amis, qu'ils soient citadins ou campagnards, pour leur offrir un verre de 93.

Ainsi, à l'inverse de votre collaborateur d'il y a 30 ans, j'aurai plus de plaisir à monter qu'à descendre.

Là-dessus, je vous remercie et vous invite, Monsieur le rédacteur, à venir déguster le 95 dans la « belle chambre » où chacun aura son entrée... ou à la cave.

Un vigneron.

Tsau pou.

Coumeint Canari s'est met dè la tempeérance.

Canari étai coumeint bin dâi z'autro; l'avâi on gran dè sau dézo la leinga et l'étâi soveint assâiti, que c'étâi onna misère po sa fenna, kâ lo gaillâ fîfâvè coumeint on perte et l'étâi pe soveint à la pinta qu'à l'ovradzo, que ma fâi lassivè tot sè demangueliounâ pè l'hotò. Sa fenna avâi bio lo réssi po ne pas tant bâirè, cein ne servessâi dè rein; mâ portant à la fin, po lâi fèrè pliési, s'arretâ on bocon, kâ l'amâvè gaillâ sa pernetta; mâ se restâvè dou dzo sein être bliet on étâi su que lo troisiémo sè reduisâi avoué onna trimbalâie dè sorta. Et quand sa fenna lâi reprozdizvè dè ne pas avâi mé dè caractéro, ye repondâi qu'on ne poivè pas dinsè sè tsandzi riche-raque, mâ que lâi faillâi allâ tsau pou, et l'est tot cein que savâi derè quand sè ramassâvè avoué onna bombardâie.

Onna né, tandi l'hivai, que l'avâi on bocon tserdzi, ne sè pas que l'allâ fourguenâ déveron lo poâi (le puits) iô lè lans que lo dévessont couvri étiont lavi; mâ tantîa que tseze dedein et que l'eût dè l'edbie tanquîè dézo lè tétets. Ma fâi l'eût bio barbottâ et dzevattâ, per lé âo fond, diabe lo pas que sè pu raveintâ solet. Adon ye sè met à ruailâ, et sa fenna, que l'out, va vairè que y'avâi.

Cé poâi étâi on poâi qu'avâi on siau aô bet de 'na corda que s'einvortollhivè et sè dèseinvortollhivè à l'autro bet à n'on petit rebattè qu'on fasâi veri coumeint 'na mâola po fèrâ décheindrè et remontâ lo siau.

Quand la fenna fut quie, le virè la segnâola à rebou po fèrè décheindrè lo brotset, tot ein faseint onna salarda à se n'hommo et quand lo gaillâ cheint lo brotset et que s'est aguelhi dessus, sa fenna lo remontè dè cauquîès pi; mâ coumeint l'avâi se n'idée, le s'arrètè dè veri, lassè corrè la segnâola, et, pîaf! vouâiquâie mon Canari que fâ on échlierbottâie pè lo fond et lo vouâiquie remè à tricliâ et à ronnâ. La fenna, que rizâi dein sa barba, lo remontè on pou pe hîaut et lo fâ repliondzi onco on iadzo que ma fâ Canari sè fot ein colèrè ein la traiteint dè bedouma et ein lâi deseint dè fèrè atteinehon. Mâ la fennajlâi fâ qu'on ne poivè pas dinsè lo raveintâ riche-raque; mâ que l'ai faillâi allâ tsau pou, et après avâi einradzi onco on bocon, Canari a pu frou, que l'a z'u coâte